

aussi commun qu'il lui paraissait d'habitude. Elle se promit de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour s'attacher à ce brave homme.

Serge, prenant congé de madame Desvarences, lui disait :

— En échange de tout le bonheur que vous me donnez, je n'ai à vous offrir que ma vie, acceptez-la, madame, elle est bien à vous.

La patronne regarda profondément le prince ; puis, d'un ton singulier :

— J'accepte, dit-elle. A compter d'aujourd'hui, vous m'appartenez.

Maréchal prit le bras de Pierre et l'emmenant au dehors :

— Le prince vient de prononcer des paroles, dit-il, qui me rappellent Antonio disant au Juif dans le *Marchand de Venise* : " Tes sequins en échange d'une livre de ma chair ". Madame Desvarences aima sa fille d'une tendresse plus redoutable que celle qu'avait Schylock pour son or. Le prince fera bien d'être exact à l'échéance, et de payer fidèlement les arrérages de bonheur qu'il a promis.

VIII

Le lendemain de cette mémorable soirée, Pierre partit pour Alger, malgré les prières de madame Desvarences qui voulait le garder auprès d'elle. Il allait terminer ses affaires. Il promit d'être de retour pour le mariage. Décidé à faire contre mauvaise fortune bon cœur, il était prêt à boire jusqu'à la lie le calico amer de ses désillusions. La patronne, voulant lui donner un dédommagement, lui avait proposé la direction de l'usine de Jouy avec un important intérêt dans la maison.

— De la sorte, disait-elle, si tu n'es pas mon fils, tu seras au moins mon associé. Et si je ne te laisse pas toute ma fortune à ma mort, je pourrai t'enrichir de mon vivant.

Pierre n'accepta pas. Il ne voulut point qu'on pût le soupçonner d'avoir, en rêvant d'épouser mademoiselle Desvarences, essayé de faire une spéculation. Il voulut sortir, les mains vides, de cette maison dans laquelle il avait espéré passer toute sa vie, afin que nul ne pût douter que c'était la femme qu'il aimait en Micheline, et non l'héritière. On lui avait offert une fort belle affaire de mines à diriger en Savoie ; il trouverait là, en même temps, profit et honneur, car il y avait des études scientifiques très intéressantes à faire pour mener à bien l'exploitation dont il se chargeait. Il projetait de se jeter à corps perdu dans le travail, et de demander à l'étude l'oubli de ses chagrins.

A l'hôtel de la rue Saint-Dominique le mariage était poussé grand train. D'un côté, le prince, et, de l'autre, Cayrol, mettaient une ardeur extrême à hâter les préparatifs de ce beau jour, l'un, parce qu'il y voyait la réalisation de ses rêves ambitieux, l'autre, parce qu'il y trouvait la satisfaction de sa folle passion. Serge, gracieux et attentionné, se laissait adorer par Micheline, qui ne pouvait se rassasier de voir et d'entendre celui qu'elle aimait. C'était une sorte de délire qui s'était emparé de la jeune fille. Madame Desvarences assistait, avec une stupéfaction profonde, à cette métamorphose de son enfant. La Micheline indolente et un peu froide, se laissant vivre, avec une morbidité d'odalisque couchée sur des coussins de soie, s'était changée en une amoureuse remuante et agitée, les yeux flamboyants, les lèvres épanouies. Il s'exhalait d'elle comme un immense désir d'amour. Ainsi que ces fleurs qu'un rayon de soleil fait fleurir et embaumer, Micheline s'était, sous le regard de Serge, animée et embellie.

La mère en avait conçu une violente amertume, elle parlait de cette transformation de sa fille avec un ironique dédain. Pour elle, Micheline n'était pas sérieuse. Seule, une poupée était capable de s'aimer aussi follement d'un homme pour sa seule beauté. Car, à son avis, au moral, ce prince était d'une médiocrité navrante. Nul d'esprit, muet aussitôt que la conversation prenait un tour sérieux, ne parlant que chiffons une femme, ou chevaux comme un maquignon. Et c'était un tel personnage qui affolait littéralement Micheline ! La patronne

se sentait humiliée ; elle n'osait rien dire à sa fille, mais elle se soulageait auprès de Maréchal, dont la discrétion lui était connue, et qu'elle appelait volontiers le tombeau des secrets. Maréchal écoutait patiemment les confidences de madame Desvarences, et il essayait de combattre l'animosité croissante de la patronne contre son futur gendre. Non qu'il aimât le prince, — il était trop du parti de Pierre pour être bien disposé à l'égard de Panine, — mais, avec son bon sens, il comprenait que madame Desvarences aurait tout à gagner à dissimuler ses sentiments. Et quand la patronne, si redoutable pour tout le monde, excepté pour sa fille, s'écriait avec colère :

— Cette Micheline ! Je viens encore de la voir passer dans le jardin, pendue au bras de ce grand flandrin, les yeux fixés sur les siens, comme une alouette fascinée par un miroir. Mais qu'est-ce qui s'est passé en elle pour qu'elle soit dans un pareil état ?

Maréchal l'interrompit doucement :

— Toutes les blondes sont comme cela, affirma-t-il avec sa gaîté ironique. Vous ne pouvez pas comprendre, vous, madame : vous êtes brune.

Alors madame Desvarences se fâchait :

— Laissez moi tranquille, disait-elle, vous êtes stupide ! Elle a besoin d'être douchée, voilà tout ! Elle est folle !

Cayrol, lui, vivait dans l'extase d'un Italien agonouillé devant la madone. Jamais il n'avait été si satisfait. Un trouble profond s'était emparé de lui, il pliait sous le poids de sa joie. Jusque-là il n'avait jamais pensé qu'aux affaires. S'enrichir était le but de sa vie, et maintenant il allait travailler à son bonheur. Tout était plaisir pour lui. Il n'était pas blasé ; il s'amusait comme un enfant à orner l'appartement qu'il devait habiter avec Jeanne. A son gré rien n'était trop beau ni trop coûteux pour le temple de la déesse, comme il disait avec un gros rire qui éclairait toute sa figure. Et quand il parlait de ce futur nid de ses amours, il disait, avec un frisson voluptueux :

— C'est ravissant ! Un vrai petit paradis !

Puis, le financier reparaisait malgré tout, il ajoutait :

— Et je sais ce que cela me coûte !

Mais il ne regrettrait pas son argent. Il savait qu'il toucherait les intérêts. Sur un seul point il avait des inquiétudes : la santé de mademoiselle de Cernay. Depuis le jour de leurs accords Jeanne était devenue encore plus grave et plus sombre. Elle avait maigri, et ses yeux s'étaient crouvés, comme si, secrètement, elle pleurait. Quand il parla de ses préoccupations à madame Desvarences.

— Ces jeunes filles sont insensées, s'écria la patronne. Le mariage les met dans un état incompréhensible ! Regardez ma fille. Elle bavarde comme une pie, elle saute comme une chèvre. Elle a une parole de vers luisants sous les sourcils ! Quant à Jeanne, c'est une autre chanson : elle a le *conjunctivo* mélancolique ; elle prend des airs penchés, comme une jeune victime ! Laissez faire, tout ça passera. Mais il faut avouer que la gaîté de l'une est, au moins, aussi irritante que la langueur de l'autre !

Cayrol, un peu rasséréné par cette sortie de madame Desvarences, et pensant comme elle que c'était l'inconnu du mariage qui troublait Jeanne, n'attacha plus d'importance aux tristesses de sa fiancée. Micheline et Serge s'isolaient complètement. Ils fuyaient au jardin aussitôt qu'un importun venait au salon troubler leur tête-à-tête. Si on descendait au jardin, ils se sauvaient dans la serre.

Cette manœuvre avait plu beaucoup à Serge qui se sentait toujours gêné sous le regard de Jeanne. Mademoiselle de Cernay avait un certain pli dans le sourcil, quand elle voyait passer Micheline au bras du prince, qui mettait Panine au supplice. Il fallait cependant se retrouver à table le soir, car Serge et Cayrol dinaient rue Saint-Dominique. Le prince avait beau s'absorber dans ses conversations à voix basse avec Micheline, il était difficile qu'à un moment donné, il n'adressât pas la parole à Jeanne. Ces moments là étaient très pénibles pour Serge. Il craignait toujours quelque éclat, connaissant la nature ardente et passionnée de celle qu'il avait délaissée. Aussi, de-